



SHANGHAI BELLEVILLE

UN FILM DE SHOW-CHUN LEE



SHANGHAI BELLEVILLE

UN FILM DE SHOW-CHUN LEE

France - 2015 - 1h15 - Couleur - Scope - Son : 5.1 - Visa N° 115.549

SORTIE 30 DÉCEMBRE 2015

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.zootropefilms.fr

DISTRIBUTION

ZOOTROPE FILMS

Brice Perisson

8, rue Lemercier

75017 Paris

Tél. : 01.53.20.48.63

brice.perisson@zootropefilms.fr

PRESSE

MAKNA PRESSE

Chloé Lorenzi

177, rue du Temple

75003 Paris

Tél : 01.42.77.00.16

info@makna-presse.com



PROCIREP

emergence

ile de France





SYNOPSIS

Mr Zhou se retrouve sur un trottoir de Belleville. Il est « tombé du ciel » pour chercher Gine, sa femme disparue. Alors qu'il accepte un travail mal rémunéré, il rencontre Liwei, un jeune homme arrivé clandestinement de Croatie avec son petit frère, quelques mois auparavant. Ensemble, ils partent à la recherche de Gine, et sont aidés par Anna, une prostituée...



ENTRETIEN AVEC SHOW-CHUN LEE

Vous avez d'abord étudié l'anthropologie. Puis vous êtes passée ensuite par le Studio National des Arts Contemporains du Fresnoy. De quelle manière ce parcours a-t-il influé sur l'écriture et la mise en scène de Shanghai Belleville ?

J'ai écrit *Shanghai Belleville* en passant par une méthodologie comparable à celle de l'anthropologie, à savoir une longue période d'observation accompagnée d'une récolte d'informations sur les personnes rencontrées et leur histoire, puis une phase d'analyse de ces données et de réflexion sur ces hommes et ces femmes en les mettant en perspective avec le thème de l'Autre. Dans ce processus de recherche, j'ai été émotionnellement submergée par les gens que j'ai croisés. J'ai par conséquent essayé de trouver une forme de mise en scène qui soit capable à la fois d'exprimer ce que j'ai ressenti pour eux mais également qui soit en mesure de traduire leur univers. Mon passage au Fresnoy, quant à lui, m'a permis de découvrir de nombreuses possibilités d'expressions artistiques. C'est la vie et l'histoire de l'Art qui m'ont appris à faire du cinéma, pas le cinéma lui-même.

Pour déterminer le type d'image et de cadre que je souhaitais, je n'ai pas montré des films à Thierry Arbogast, mon chef d'opérateur, mais des vidéos d'art contemporain. D'une certaine manière, l'Anthropologie a été ma mère et l'Art contemporain a été mon père. L'Anthropologie, au contact de chercheurs tels que Gérard Althabe, Marc Augé, Serge Moscovici ou Joël Thoraval, a radicalement changé ma façon d'être et de penser. Et le Studio National des Arts Contemporains du Fresnoy m'a permise d'aller plus loin dans la compréhension du monde.

Comment définiriez-vous Shanghai Belleville ?

Lorsque j'ai commencé à écrire *Shanghai Belleville*, j'ai eu envie de faire de la communauté chinoise de Paris un mythe contemporain. Mon film n'est pas, par conséquent, un reportage fiction, mais un conte. D'autant plus que l'histoire et la géographie du quartier de Belleville au même titre que les parcours des Chinois en France sont des terrains extrêmement fertiles pour la construction de ce type de mythe. Toutefois, je me suis aperçue pendant toutes les phases de la réalisation du



film — scénario, tournage, montage — que la culture du cinéma français a beaucoup de mal à accepter cette possibilité d'expression, alors que notre monde a besoin de mythes ! Pour moi, le cinéma est un médium mythologique, en particulier sur les sujets politiques et sociaux, parce que le mythe nous permet de comprendre ce monde, de savoir ce qu'est la vie et de se découvrir soi-même.

Shanghai Belleville parle des clandestins chinois, un sujet rarement abordé dans le cinéma français. Pourquoi parler d'eux ?

Ma thèse universitaire portait sur les parcours des clandestins Chinois jusqu'à leur régularisation adminis-

trative. J'ai étudié ce sujet pendant plus de 15 ans, et ces personnes sont devenues comme ma famille. On parle souvent dans son premier film de son histoire. A travers *Shanghai Belleville*, j'ai, d'une certaine manière, parlé de ma famille chinoise en France — même si je suis taïwanaise d'origine. J'ai très clairement en tête l'idée — que ce soit au cinéma ou par d'autres médias, de parler de la diaspora chinoise dans le monde. J'ai, par conséquent, commencé par la France, l'endroit où je vis.

La communauté chinoise est l'une des plus anciennes communautés de migrants qui se soit installée en France. Elle a su s'intégrer au modèle

français. Et pourtant, elle reste toujours l'objet de nombreux fantasmes. Comment expliquez-vous cela ?

En France, le mot « communauté » est très stigmatisant, et sous-entend une peur des différences. Une partie de la communauté chinoise du XIII^{ème} arrondissement de Paris est arrivée en France entre 1975 et 1990. À cette époque, le pouvoir en place utilisait le terme « insertion » et non le terme « intégration » lorsqu'il accueillait ces réfugiés. Le personnel politique ne voulait pas que la communauté asiatique se mélange avec le reste de la population française... Et je pense que cela a laissé des traces et des séquelles dans la communauté chinoise, tout comme dans sa relation avec la société française. J'entends souvent dire que les Chinois qui vivent en France restent entre eux, vivent en vase clos, mais il en est de même pour les Français expatriés en Chine ou ailleurs. Chaque exilé a besoin de ses propres repères. A titre d'illustration, je vais vous raconter une histoire véridique. Lorsque vous mangez un canard laqué dans certains restaurants de Belleville, ils ont été cuits dans les fours qui ont accompagné leurs propriétaires tout au long de leur exil : de la Chine vers l'ex-Indochine française d'abord, puis, quelques années plus tard, de l'ex-Indochine vers la France lorsqu'ils ont dû fuir le régime des Khmers rouges. Et s'ils ont autant tenu à ne jamais laisser ces fours derrière eux, c'est

parce qu'ils souhaitent conserver la saveur authentique du canard laqué de leurs ancêtres !

Comment avez-vous choisi vos acteurs qui étaient, pour la plupart, des non-professionnels au moment du tournage ?

J'avais déjà fait des castings sauvages pour plusieurs réalisateurs français. Ce type de casting fonctionne beaucoup à l'intuition. Je suis d'abord attirée par un physique, puis, ensuite, je discute longuement avec cette personne de son histoire personnelle. Lorsque son parcours me touche, je lui demande de faire des essais comme pour un casting traditionnel. Carole Lo qui joue Anna, la prostituée, est journaliste sociologue et fait des recherches depuis plusieurs années sur les prostituées chinoises à Paris, plus particulièrement à Belleville. Elle connaissait très bien les histoires et les comportements de ces femmes. En ce qui concerne Martial Wang, l'homme qui cherche à retrouver sa femme, je l'ai choisi autant pour son physique impressionnant qu'en raison de ce qu'il a vécu et de sa connaissance du milieu des clandestins. Sa vie est d'ailleurs si riche qu'un film ne suffirait pas à la raconter. J'ai également fait passer des castings à des comédiens chinois professionnels. Leur technique était très impressionnante, mais, pour une majorité d'entre eux, leur physique ne correspondait pas à mes personnages.

J'aime faire jouer avant tout des gens qui ont une vie un peu trouble... Cela donne une autre dimension.

Quels sont vos cinéastes de référence ?

Werner Herzog, en tout premier. J'ai découvert ses films quand j'avais 15 ans, et ça a été un choc émotionnel dont j'ai mis plusieurs années à me remettre. Je suis admirative de sa capacité à lier émotion et folie. Et puis, il y a eu Michelangelo Antonioni, Jean Rouch, Andreï Tarkovski, Brian De Palma et Bruno Dumont. Il y a dans chacun des films de Bruno Dumont des images qui sont restées gravées en moi. J'aime aussi beaucoup le travail très politique et très audacieux de Kathryn Bigelow, celui sur l'esthétique de Apichatpong Weerasethakul et, pour la construction de ses récits, celui de Jia Zhangke. Ses films sont, pour moi, de véritables mythes contemporains.

Vous avez été l'assistante de Tsai Ming-Liang. Qu'avez-vous appris à son contact ?

Qu'on peut être à la fois un bon vivant et réaliser des films très noirs et très pessimistes...

Comment définiriez-vous les personnages du film ?

Mes personnages ne sont ni des victimes, ni des gangsters mafieux. Ils sont rêveurs et durs, violents et naïfs. Cette candeur est leur culture. Pour

tromper la cruauté saillante de la vie, ils parlent d'amour simplement, sans oser même toucher l'autre. C'est sûrement cette même naïveté qui les pousse à voir en Paris un mirage.

Votre film fait se croiser plusieurs destins et s'autorise une grande liberté narrative. Ce choix renvoie-t-il à une certaine tradition du cinéma oriental ?

Le récit occidental s'attache à la linéarité : une histoire a un seul fil conducteur du début à la fin, avec un ou deux personnages principaux présents de bout en bout. Ce n'est pas la logique du cinéma que je connais où les gens se croisent, en apparence, de manière aléatoire et sont moins individualistes. Le cinéma est une fenêtre à travers laquelle les spectateurs ne regardent que ce qui s'y passe. Mais tous mes personnages continuent leur vie avant et après être passé dans ce cadre. On ne sait pas tout. La linéarité n'est pas non plus le propre des clandestins. Leur parcours est beaucoup plus incertain. Ils peuvent disparaître et resurgir devant nous des années plus tard.

La figure du fantôme est omniprésente dans le film. Quelle signification cette figure a-t-elle pour vous ?

Les sans-papiers qui vivent en France sont, pour moi, comme des fantômes. On marche à côté d'eux, mais ils sont dans un monde parallèle. On ne les voit pas ou on préfère les ignorer.

Au regard de la situation très difficile dans laquelle ils vivent, éprouver des sentiments est un luxe qu'ils ne peuvent pas se permettre...

Dans mon film, aucun sentiment ne s'épanouit complètement. Beaucoup de tentatives sont avortées ou n'aboutissent pas. Les possibles sont étouffés par une réalité sociale écrasante. Il faut d'abord survivre. L'existence des clandestins est flottante. Ils vivent un temps au même endroit, et repartent ensuite, pour la plupart, vers une autre vie. L'épanouissement sentimental n'est pas seulement un luxe pour eux, c'est aussi un piège. Ce sont eux qui le disent. Dans la culture orientale, d'ailleurs, l'épanouissement sentimental et personnel n'est pas quelque chose d'essentiel.

Vous avez également tenu à ce que vos protagonistes ne se comprennent pas alors même qu'ils donnent l'impression de parler la même langue...

La communauté chinoise de Paris est très hétérogène. Les Chinois de Paris parlent la langue de leur région ou le français — c'est le cas de la plupart des jeunes. Le « Croate », le personnage central du film, incarne tout cela. Il est acculturé et ne connaît pas la langue de ses ancêtres. Si tous parlaient le même langage, ce serait une vision de l'immigration erronée.

Votre film est-il désespéré ?

Non, c'est la réalité qui est criante de désespoir. La représenter sous la forme d'une fiction, c'est avoir encore de l'espoir et l'envie de changer le monde.





ANTHONY PHO est un acteur et cascadeur français d'origine chinoise et cambodgienne. Sa passion pour le cinéma lui vient principalement des films d'action américains et de Hong-Kong. Après quelques années passées à étudier la comédie, il devient assistant-chorégraphe de combats pour Manu Lanzi. Il a participé entre autres aux films *Antigang* de Benjamin Rocher, *Lucy* de Luc Besson et *Hunger Games 3* de Francis Lawrence. Il vient d'endosser l'uniforme du cuisinier Woo dans la série *Chefs* pour France 2.



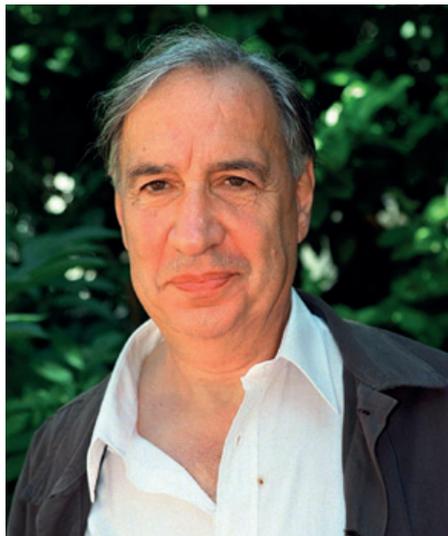
MARTIAL WANG est né à Tianjin en 1968. Il commence sa carrière de masseur à l'âge de seize ans, puis intègre l'école de théâtre de Tianjin. Sa voix ne portant pas assez, il abandonne sa carrière théâtrale au bout d'un an. En 1988, il obtient son diplôme d'Etat de Masseur et Acuponcteur en Médecine Traditionnelle Chinoise et, la même année, il devient champion de Lutte chinoise traditionnelle. Il devient alors instructeur en Arts Martiaux (wu shu) à l'institut des Sports de Tianjin. Il arrive en France en 2000 où il devient expert en phytothérapie et diététique chinoise et, cinq ans plus tard, remporte le titre de champion d'Europe de lutte chinoise à Milan. Outre son activité actuelle de coach en Régénération d'Énergie Vitale, il a fondé en 2014, avec deux amis, L'Association de Calligraphie et de Peintres Chinois de France.



ALICE YIN est née d'une famille de militaires à Liaoning au Nord-Est de la Chine. Elle prend des cours de danse et de théâtre dès son plus jeune âge. Après avoir étudié au conservatoire de musique de Shenyang, elle s'installe à Paris en 2006 avec ses parents. En 2009, elle s'inscrit au concours Miss China France et y obtient la distinction de Miss Élégance. Sa passion pour l'art et son expérience de la scène lui ont permis de se faire repérer par le milieu du cinéma et de reprendre des cours de théâtre. Outre *Shanghai Belleville*, elle a joué dans *Win Win* (2013), une comédie suisse de Claudio Tonetti. En parallèle de sa vie d'actrice, elle s'implique dans les relations culturelles franco-chinoise et investit dans le marché de l'Art.



CAROLE LO vit en France depuis une vingtaine d'années. Elle est née à Taïwan où elle a exercé les professions de journaliste et d'assistante auprès d'hommes politiques. Après des études de philosophie, elle s'est intéressée à l'immigration chinoise en France et a soutenu un master consacré à l'intégration de la seconde génération des migrants Chinois, plus particulièrement les « Chinois de Belleville » originaires des différents pays composant l'Indochine. Elle a, par la suite, approfondi sa connaissance de ce milieu en réalisant des enquêtes sur les femmes originaires de la région septentrionale de Dongbei qui, pour la plupart, se prostituent à Belleville. Devenue amie de plusieurs d'entre elles, elle les a aidées dans leurs démarches de régularisation.



OLIVIER CHEN est né en 1998 à Paris. Il s'intéresse, sous l'impulsion de son père, à la philosophie chinoise et aux Arts Martiaux. Adeptes du style Wudang et Shaolin, il a gagné plusieurs médailles d'or et d'argent lors de compétitions de kung-fu wushu en France et en Chine. Chaque année à Belleville, pour le nouvel an chinois, il dirige la danse du dragon. *Shanghai Belleville* est son premier film en tant que comédien.

JACQUES BOUDET a travaillé avec des cinéastes aussi prestigieux que Bertrand Blier, Claude Chabrol ou Luc Besson, mais c'est grâce à Robert Guédiguian qu'il accède à la notoriété. Le comédien intègre en effet le petit monde du réalisateur marseillais dès *Rouge Midi* en 1983, et a joué depuis dans la quasi-totalité de ses films. On a également pu le voir dans des œuvres aussi marquantes que *L'Important c'est d'aimer* d'Andrzej Zulawski, *Une Étrange affaire* de Pierre Granier-Deferre et *Le Nom des gens* de Michel Leclerc. Comédien complet, Jacques Boudet a également connu au théâtre un grand succès dans les années 80 avec *Exercices de style*, adaptation de Raymond Queneau par Jacques Seiler.

LISTE ARTISTIQUE

Le Croate.....	Anthony Pho
L'Homme tombé du ciel.....	Martial Wang
Anna.....	Carole Lo
Melline.....	Alice Yin
Ligan.....	Olivier Chen
Le retraité français.....	Jacques Boudet

LISTE TECHNIQUE

Réalisation.....	Show-Chun Lee
Scénario.....	Show-Chun Lee, Pierre Chosson
Directeur photo.....	Thierry Arbogast
Son.....	Laurent Benaim
Montage.....	Benoît Quinon
Musique.....	Bachar Mar-Khalifé, Benjamin de Roubaix
Costumes.....	Pia Maturana
Décors.....	Jérémie Sfez
Production déléguée.....	Juliette Grandmont
Production.....	Clandestine Films
Coproduction.....	China Blue, Charivari Films, Wallpaper Productions, Studio Le Fresnoy, Zootrope Films

Graphisme : Stéphane Rozencwajg
Photos © Aurelie Chen

(page Synopsis ; Anthony Pho et Martial Wang page Entretien ; Carole Lo page Entretien)

Photos © Thalia Bange
(Alice Yin 4ème de Couverture)

